

L'Été vient, Adam et Eve :

Deux polyptiques pour révéler le merveilleux du monde.

« Être artiste, ce n'est pas compter, c'est croître comme l'arbre qui presse sa sève, qui résiste, confiant, aux grands vents du printemps, sans craindre que l'été puisse ne pas venir. L'été vient. Mais il ne vient que pour ceux qui savent attendre, aussi tranquilles et ouverts que s'ils avaient l'éternité devant eux ».

Rainer Maria Rilke, *Lettres à un jeune poète*,
Leipzig, 1929.

A travers ses vidéos en polyptiques, *Adam et Eve* (2012) et *L'Été vient* (2010/2012) – retable à transformation sur un thème de Rilke et comprenant trois suites de volets : *Andante*, *Misterioso* et *Vivace* - Agnès Guillaume joue d'un point de vue merveilleux plus encore qu'omniscient. Unissant dans ses suites d'écrans, par des images aux liens de couleurs et de formes habilement composés, des temporalités et des lieux que le réel oppose, elle propose au spectateur des contemplations libérant des méditations introspectives pleines de joie.

***Andante* : résister, confiant, aux grands vents du printemps.**

Peupliers blancs, peupliers de Hollande, cimes immenses, racines plongées dans des terrains meubles et humides. Voile léger d'un frais feuillage d'or, armature fine mais solide de jeunes branches d'argent. Tout est soumis au vent et tout résiste. *Célavi* : le fatalisme russe modéré d'un frisson de raison française.

Cadrage resserré des houppiers : seule la tête et ses pensées ; le tronc, les racines n'importent point. Sons intérieurs de l'esprit humain, inquiets à leur jeunesse, mais qui ne pourront couvrir le bruissement doux et serein, continu, inéluctable de la nature avançant. Image aux contours flous, vibrant au gré d'un souffle qui la dépasse. Vision ressurgie de l'esprit. Les arbres, s'éloignent, s'effacent, nous plongent dans un dessin au trait de Friedrich, d'Eckersberg, dans un crayon brumeux d'Hammershøi. Derrière sa fenêtre, au loin, une vieille femme admire leur frondaison et à travers eux, comme le voyageur au-dessus de la mer de nuages, contemple et médite de images plus intimes.

Andante, ni trop vite, ni trop lentement, d'un mouvement modéré, raisonnable : la métaphore de la vie se déploie : sur les deux écrans du milieu, un long chemin file l'existence. De l'écran de gauche, la fenêtre sur le monde s'opacifie ; l'esprit se concentre. Le moment du bilan est venu. La vieille femme écrit, rejoue son passé. Sur l'écran de droite, un premier amour, précieusement offert, est négligemment rejeté sur le bord de la route. Vient le réconfort d'une musique nouvelle, notes vagues de *l'Oratorio de Pâques*, un amour plus entier se dessine dans la lumière et, dans la tristesse, par le joueur de flûte, vers la lumière est rappelé. *Andante*, ni trop vite, ni trop lentement, du mouvement fluide des passants qui avancent sans courir, sans se dépasser, on poursuit son chagrin. Pareil à la voiture qui nous

rend moins pénible le chemin, cet amour nous soulève nous allège, demeure le trésor, le prisme au travers duquel sera lue toute vie.

Andante, d'un mouvement modéré, inéluctable, au bout du chemin, aux portes de la lumière, les premiers comme les derniers, tous, tranquillement, attendent.

***Misterioso* : sans craindre que l'hiver ne puisse finir.**

Misterioso, résonne la musique de Palestrina, ces *Lamentations de Jérémie*, portées par le vent fort qui gonfle les voiles et ébranle les cordages. L'hiver est long, semble interminable, la jeunesse rescapée s'est embarquée sur un navire étroit pour fuir un rivage stérile, pétrifié par la glace. *Misterioso*, telle la princesse abandonnée du premier poème de Jérémie, symbole d'une Jérusalem, ville punie pour ses transgressions, une femme, reine de l'hiver, portant le deuil de sa terre et de son peuple s'avance souveraine, traverse la plaine couverte de neige, s'approche du rivage pour scruter l'horizon, le retour de jours meilleurs. *Misterioso* égal au livre de Jérémie éteint sa lamentation, chant plaintif d'une terre gelée, désolée par l'inconduite des hommes, sur une lueur d'espoir. La reine de l'hiver remet la clef du royaume, se retire, un bateau s'approche des naufragés en pleine mer, la lumière traverse les profondeurs de l'océan, réchauffe le continent et réjouit la mer comme la terre.

***Vivace* : Apothéose, éternité de la joie.**

Que notre joie demeure, portée par le souffle de la petite flamme intérieure, qui nous réchauffe et nous tient en éveil, nous rendant sensibles aux signes du monde.

Que notre joie demeure, guidée au son léger de la musique enfantine, rythme tout humain, musique d'avant le chant, inarticulée, sons intérieurs, onomatopées essentielles ; la seule langue qui clappe, rencontre le palais en un son clair et léger.

Que notre joie demeure, au rythme de la danse, tourbillonnante, symétrique ; chorégraphie baroque toujours changeante, toujours identique ; petites flammes en miroir qui s'évitent, se saluent ; contredanse tout à la fois libre et savante dont la cadence est déduite de chaque nouvelle onomatopée.

Vivace débute dans la contemplation d'un feu dont le spectateur solitaire retire le spectacle de sa propre intériorité. Au gré de sa seule fantaisie, dans ces flammes si inconséquentes si mouvantes, il peut lire les traits d'un être cher et perdu, le mirage d'un passé révolu, les lueurs lointaines d'un avenir fantasmé. C'est un premier spectacle, unique, éphémère ; chaque image, guidée par le son, est rappel, sentiment ; spectacle d'une intimité contemplative, qui ne se reproduira pas, malgré les images en boucle, mais spectacle qui s'élargira, se découvrira, comme le point de fuite d'un univers plus vaste et, à travers lui, mis en abîme.

On devinait déjà, assourdis par le paravent de feu, les cris échappés et joyeux d'un monde d'enfants, paradis invisible mais coprésent de celui de nos contemplations égocentriques et esseulées. Et, en effet, bien vite le rideau se lève, le feu laisse champ libre et ouvre la voie d'un chemin de détours, parcours mystérieux, labyrinthique ; chemins semblant mener nulle part pour nous donner mieux à mériter ce qui fait leur centre, le décryptage de leur sens : cette joie qui demeure, la musique de Bach qui nous tient par la main, avive notre sensibilité et rend notre bonheur simple et conscient.

Des landes brûlées de la contemplation narcissique de notre intériorité égoïste, *Vivace* nous entraîne dans des images enivrantes, proprement kaléidoscopiques. Grâce à elle, par les visions qu'elle nous remémore, nous retrouvons le terrain oublié, l'enclos préservé d'un jardin secret. Pareil à celui que décrivait Frances Hodgson Burnett dans son roman de 1911, le jardin secret dans lequel nous nous introduisons émerveillés est de plein pied avec notre

propre monde mais tend, sous sa puissance, à demeurer enfoui. Par dessus les haies d'ifs à l'ordonnement savamment orchestré, remparts défensifs d'un monde plus sensible, nous apercevons lointaines les cimes élevées d'arbres séculaires et à présent familiers de nous : tulipiers de Virginie, séquoia d'Amérique. Des arbres rares, nobles et précieux qui de leurs faites immenses comme de leurs frondaisons denses et ombreuses nous masquent bien souvent, de notre jardin quotidien, la petite clairière, plantée de presque rien, où le pissenlit croît, où l'if rustique est roussi par le froid, mais où résonnent encore les cris, les jeux, le bonheur simple : la sensibilité enfantine et magique vers laquelle la musique de Bach aveuglément nous ramène. Que notre joie demeure.

Progressivement un monde oublié se découvre et une interprétation du réel loin d'un matérialisme cartésien sans symbole se fait jour. Passé, présent, futur tourbillonnent dans l'espace commun des quatre écrans et jouent à cache-cache dans un labyrinthe tout pareil. La solitude de la petite fille de l'écran de droite n'est que mirage. Sur ces chemins labyrinthiques, elle côtoie sans d'abord le percevoir son passé, son présent, son futur, l'ici et l'ailleurs, qui sont synchrones et l'accompagnent. Somptueux, les papillons aux éclatantes couleurs, libérés par la petite fille nattée des écrans du centre, se déploient comme autant de preuves délicates et furtives de cette synchronicité jungienne, coprésence insoupçonnée de plusieurs temporalités.

Veillant les uns sur les autres, déployant des trésors d'infinie délicatesse, passé, présent, futur, l'ici et l'ailleurs se réconfortent, se rassurent, se communiquent une joie qui seule doit demeurer. Perdue au plus profond du labyrinthe, la petite fille de l'écran de droite, découvre les papillons, comme autant de petits cailloux blancs égrainés à son attention, et prend conscience que, d'une autre temporalité, d'un paradis délivré de toute contingence et s'adonnant tout entier aux jeux et à la joie de l'enfance, on veille sur elle. Les temporalités successives communiquent mais ne se mélangent pas. Sur cette ligne du temps que dessine la succession des écrans, la petite fille de droite, malgré ses efforts, malgré sa course effrénée à la poursuite des enfants bienheureux, dont elle ne partage pas les jeux, ne gagne pas leur monde de délices ; pour elle, ce moment n'est pas venu encore. Isolée, perdue, minuscule derrière ces haies trop élevées qui l'enferment et la maintiennent à l'écart du vaste monde : du labyrinthe il lui faudra d'abord s'échapper. A travers ses courses poursuites manquées, la malice de ses discrets anges gardiens la guide, vers une sortie féérique de l'écran de droite, du labyrinthe, du paradis bien imparfait de l'enfance. Au cœur de ce dédale, dans l'espace que les petits anges bienheureux occupaient jusque-là, où ils tournent encore sans que nos sens trop humains ne les y devinent, un poney sauvage, comme une apparition, tel Ariane, attend pour la libérer la petite fille de l'écran de droite. Monté à cru, sans bride, c'est lui qui tient les rênes, déroule le fil, la conduit et la mène à la découverte du vaste monde. Elle s'en remet à lui comme aux enfants joueurs, anges gardiens, magiciens formidables qui, à travers la ronde qu'ils entament pour eux deux, récitent la formule, indiquent la voie : la porte étroite laissée ouverte, et dressent pour eux la carte mimétique et vivante du chemin hors du labyrinthe, hors de l'enfance, dont on voit, depuis les cieux, le cercle parfait du plan se dessiner au sol.

Enfin, entamant tout à la fois un pèlerinage symbolique et une rêverie prospective sur les terres saintes de l'enfance, une femme, enceinte, sur l'écran de gauche se découvre, allongée au cœur de marbre du labyrinthe de la cathédrale d'Amiens. Que sa joie demeure. Passé, présent, futur, l'ici et l'ailleurs se rappellent à elle, la rejoignent. Un papillon, chatouillant son cou, lui souvient, en ce dédale, symbolique chemin de Paradis, l'Eden imparfait de l'enfance. Au spectateur des quatre écrans, le spectacle simultané des temporalités, la vision du paradis en leur centre, le décryptage aisé, indubitable de synchronicités poétiques, apportent une joie qui, au travers d'images terrestres révélées par le kaléidoscope fantastique des cieux, ne peut que demeurer.

Adam et Eve : retour au jardin de Paradis.

Père et mère de l'humanité entière, Adam et Eve, ont la peau noire comme les premiers hommes. Chassés du Paradis après la faute, ils y reviennent sous les honneurs, un rideau rouge encadrant leur entrée solennelle tel l'arc de triomphe qu'aurait dressé l'âge baroque. Terre de Renaissance, la Toscane accueille leur retour à l'Eden et leur offre ses paradisiaques paysages entièrement façonnés par le travail des hommes, comme pour signifier mieux le rachat de leur faute par la beauté créée à la sueur de leurs fronts. Sur deux écrans distincts, Eve dont l'image est rendue sous le doux voile de l'innocence retrouvée, Adam apparaissant dans la parfaite netteté de l'honnêteté reconquise, avancent solitaires sur deux chemins en miroir qui convergent, se rejoignent.

Tels un joyau sortant de l'eau, tels les flots de sang ne pouvant plus être versés ni souiller l'eau pure, Adam et Eve par un cordon de drap rouge sont tirés du néant des flots. A l'ombre de l'olivier, arbre antique de l'immortalité, premier feuillage d'après le Déluge, que rapporte la colombe de Noé, symbole de sacrifice, de réconciliation et de paix, Adam et Eve dans une danse de l'évitement et de la réunion plient, déplient et replient un linceul de sang qui ne servira plus jamais.

Bio :

Victor Hundsbuckler est historien de l'art et conservateur du patrimoine à la Monnaie de Paris. Ses recherches et ses écrits portent sur l'art baroque à Florence et sur l'art en France entre la fin de l'Ancien Régime et l'Empire.